

LIEGE ressuscite d'AUBER : le Domino noir (1837)



LIEGE, ORW. AUBER : le Domino noir. 23 fev-3 mars 2018. L'Opéra royal de Wallonie ressuscite en Belgique – preuve que l'opéra romantique français est toujours mieux servi hors de l'Hexagone, un joyau de l'opéra comique, né sous la plume de François-Esprit AUBER, maître du genre et très convaincant alors par la fusion qu'il opéra entre élégance et « grâce » purement française. Elève de Cherubini, Auber sait synthétiser tout ce qui

réussit et brille dans les opéras de Rossini : la rapidité, la finesse, le brillant. Sans omettre ces couleurs fantastiques, plus inquiétantes... Ainsi, ouvrage très efficace et d'un charme irrésistible, **Le Domino Noir, créé à Paris en 1837**, est une partition emblématique de son auteur, qui fut représentée plus de mille deux cent fois au XIXe siècle, notamment à Liège en avril 1838, avant de sombrer dans l'oubli. Témoin d'un succès qui fut persistant au XIXè, entre autres grâce à l'entente entre Auber et son librettiste (Scribe), Berlioz distinguait entre autres accomplissements musicaux et théâtraux, le « jeu de masques » que l'auteur de la Symphonie Fantastique qualifiait de « léger, brillant, gai, souvent plein de saillies piquantes et de coquettes intentions ». L'action qui se déroule à Madrid favorise l'illusion et le déguisement... pour que se révèle après bien des rebondissements et camouflages en cascades, le pur amour, sincère et lumineux.

JEUNES VOIX FRANCOPHONES... La distribution réunit plusieurs chanteurs remarquablement à l'aise dans l'articulation du français sur la scène lyrique, dont la soprano belge **Anne-**

Catherine Gillet dans le rôle d'Angèle ([remarquable Juliette dans Roméo et Juliette de Gounod présenté à l'Opéra de Tours, janvier 2013](#)), aux côtés du ténor français Cyrille Dubois qui incarne ici le jeune Horace de Massarena; **Cyrille Dubois** a été récemment distingué par classiquenews dans la création de l'opéra de Francesconi d'après Balzac (Trompe la mort) et surtout, dans [le rôle de Nadir, dans Les pêcheurs de perles, recreation de l'Orchestre national de Lille sous la direction d'Alexandre Bloch \(avec la Leila de Julie Fuchs\)](#)...

DU BURLESQUE AU FANTASTIQUE, QUIPROQUOS et MYSTERE... Dans cette nouvelle mise en scène, les marionnettes, déguisements et accessoires loufoques permet que se déploie ce délire fantaisiste sans limite qui caractérise l'opéra comique romantique français au XIXe siècle. Ainsi la force de l'intrigue qui se joue des effets dramatiques à force de riches quiproquos, met en place une mécanique du mystère, très séduisante au théâtre. Auber sait cultiver la tension et les surprises, rappelant les légendes amoureuses et magiciennes de Noël avec la verve parfois cocasse des comédies de Boulevard à la Feydeau. Il en découle une palette d'atmosphères très variées qui relancent constamment la dynamique dramatique (tableaux de pur romantisme poétique, burlesques, ou angoissants).

Avant [l'Opéra-Comique / salle Favart à Paris \(26 mars > 5 avril 2018\)](#), Liège dès le 23 février 2018, en révèle la délicieuse séduction.

LIEGE, Opéra Royal de Wallonie
AUBER : Le Domino noir, 1837
5 représentations à Liège
Vendredi 23, mardi 27 février et jeudi 1er,
samedi 3 mars 2018 | 20h
Dimanche 25 février 2018 | 15h



RESERVEZ

Opéra-comique en 3 actes
Musique de Daniel-François-Esprit AUBER
Livret d'Eugène SCRIBE
Créé à Paris, Opéra Comique, le 2 décembre 1837

À Madrid, Angèle est une jeune novice de famille aristocratique qui se déguise pour assister, incognito, à un bal chez la reine d'Espagne. Séduite par le bel Horace, elle cherche par tous les moyens à fuir cet amour coupable, en rentrant au couvent pour prononcer ses vœux et en devenir l'abbesse. Mais la reine décide de lui accorder un époux de son choix ... Horace !

Opéra Royal de Wallonie-Liège
Place de l'Opéra – B-4000 Liège

Infos/réservations :
+32 (0) 4 221 47 22 | www.operalieu.be

Opéra Royal de Wallonie |
www.operalieu.be

Situé à Liège, l'Opéra Royal de Wallonie – Centre lyrique de la Communauté française de Belgique – est l'une des trois grandes maisons d'opéra en Belgique.

APPROFONDIR :

[ANNE CATHERINE GILLET chante Juliette / Roméo et Juliette de GOUNOD \(1867\), à l'Opéra de Tours en 2013 – teaser vidéo par CLASSIQUENEWS.TV](#)

CD, compte-rendu critique. Quatuor MORPHING : RAVEL, MENDELSSOHN (Saxophones, 1 cd CLARTE, 2015)

CD, compte-rendu critique.
Quatuor MORPHING : RAVEL,
MENDELSSOHN (Saxophones, 1 cd
KLARTHE). Pari risqué, inédit,
original. Surtout réalisation
réfléchie et convaincante. Dédié
à Fauré, **le quatuor de Ravel** est
une oeuvre de jeunesse qui
portée par une fougue nerveuse,
virile, musclée, va plus loin
que son aîné. Créée à Paris en
mars 1904, à l'initiative de la très chauvine « Société
nationale », la partition saisit par sa versatilité, ses
contrastes, sa très forte caractérisation à travers ses 4



mouvements ; autant de qualités expressives et poétiques qui dévoilent au début du siècle, le génie de Ravel alors âgé de 29 ans. Le presque trentenaire affirme une volonté élégante, parfois affleurant un certain maniérisme mais jamais artificiel. C'est un charme subtil qui polit la forme ; presque secret qui s'écoule pourtant avec une force d'autant plus flexible qu'elle est idéalement restituée par les timbres des 4 saxophones, ici en place du quatuor à cordes traditionnel : chacun y défend une âpreté douce, un mordant velouté qui sied parfaitement à l'esprit de salon, à la convulsion silencieuse, – sensualité souple et voilée, qui détient la clé de ce premier mouvement si coulant et énigmatique du jeune Ravel (deux motifs de l'Allegro moderato).

Plus fougueux, le 2^e mouvement en la mineur (assez vif très rythmé), – proche de celui de Debussy, explose littéralement la mécanique vibratile ravélienne, à nouveau très flexible et aussi incroyablement caractérisée. Les hanches renforcent les aspérités de la sonorité, le caquetage ondulant des timbres mêlés, le rire presque ironique des pizzicati. Brillant contraste avec l'Adagio qui suit (très lent), plus onctueux encore que le premier mouvement. Enfin, les saxos sculptent entre volupté, sarcasmes, plénitude âpre l'énergie parfois cursive du dernier « Vif et agité », dont ils font un crépitement perpétuel. Audace d'une juvénilité qui fait rupture, l'écriture du premier Ravel affirme un tempérament d'acier, angulaire et structuré, pourtant d'un éclat et d'une fluidité remarquables. Les saxophones ne font pas que relire un texte très vu et compris ; ils en révèlent son esprit fougueux ; sa nature étincelante et fuselée grâce à la couleur et au seul grain de chaque instrument. On s'offre ainsi une réécoute qui dépoussière les préjugés et les idées reçues : l'âpreté qui s'en dégage renforce les qualités expressives, la lisibilité des sections rythmiques, l'intelligence du plan et la fabuleuse logique développée par le jeune compositeur.

Dans les pièces de Mendelssohn, le jeu et la complicité des quatre instrumentistes se fluidifient encore davantage (belles

nuances du cantabile), intégrant cette joie lumineuse qui fonde aussi l'insouciance jaillissante de l'auteur de *Songe d'une nuit d'été*. Les quatre épisodes constituant ses Pièces pour Quatuor à cordes opus 81, gagnent dans cette transcription subtile, une énergie à l'expressivité aussi coulante que mordante en particulier dans les deux derniers morceaux : Capriccio puis Fugue, d'une lisibilité contrapuntique idéale. La sûreté stylistique des quatre musiciens du **QUATUOR MORPHING**, leur évidente complicité touchent et ensorcellent. Adolphe Sax l'inventeur et l'esthète bien connu, père des instruments aurait été comblé comme nous par l'approche : la rondeur cuivrée, boisée, intense (si caractérisée en timbre et intensité) de chaque saxo offre désormais de nouvelles perspectives et potentialités au monde de la transcription. Les partitions ainsi régénérées vivent une seconde existence. Belle réalisation pour un nouveau type de quatuor instrumental. A suivre évidemment.

CD, compte rendu critique. QUATUOR MORPHING (saxophones soprano, alto, ténor et basse). Ravel, Mendelssohn (1 cd [KLARTHE records](#)) – enregistrement réalisé à la ferme de Villefavard en novembre 2015. CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018.



Quatuor à cordes en fa majeur opus 35 – Maurice Ravel
Quatre pièces pour quatuor à cordes opus 81 – Felix Mendelssohn

Quatuor Morphing

Saxophone soprano : Christophe Grèzes

Saxophone alto : Eddy Lopez

Saxophone ténor : Anthony Malkoun-Henrion

Saxophone baryton : Matthieu Delage

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY (Editions Actes Sud)

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY  **(Editions Actes Sud)**. Voici un texte rare : le fruit d'un long compagnonage avec la musique concernée : c'est avant tout, vrai regard et belle pertinence dans l'approche, le livre d'un pianiste nous parlant d'un jardin musical qu'il a patiemment et amoureusement visité, compris, ressenti, vécu. Le lecteur retrouve la finesse et le sens de l'analyse du pianiste **Philippe Cassard**. Celui qui fut pendant longtemps le producteur de 'Notes du traducteur' sur France Musique, l'une des émissions les plus passionnantes et les plus suivies, diffuse par petites touches (impressionnistes), maîtrisant la formule et l'économie littéraire pourtant riche en

enseignements, un portrait de Claude Debussy : personnalité majeure de notre musique moderne, véritable pionnier d'un esthétisme éblouissant... et surtout salvateur à l'époque où la France s'asphyxiait littéralement en voulant prolonger sans le renouveler l'océan wagnérien.

Le pianiste Philippe Cassard livre son portrait de Claude Debussy

Lumière, ivresse, érotisme de Debussy

Maître de la couleur (Debussy fut un grand amateur de peinture), génie de l'espace et du temps, prophète de nouvelles harmonies, esprit perfectionniste aussi, capable (après Marais, ou F. Couperin) d'écrire des indications particulièrement précises (Philippe Cassard leur consacre tout un chapitre : « au fil des 24 Préludes »), entre maniaquerie et poésie pure, Debussy se précise dans ce livre hautement recommandable : il est un compositeur inclassable, indépendant, profondément moderne.



Justement, la composition de cet essai, joyau à lire et à relire, s'expose en... 24 chapitres, complémentaires, – c'est que son auteur joue des références et résonances, en véritable artiste sensible. Pourtant, la lecture se cristallise au fur et à mesure des pages (140 au total), et rétablit à la fois le style, le portrait, la recherche d'un génie du XX^e. On reconstitue le périple du musicien : jeune académicien farouche, sauvage et totalement incompris (le jury

confronté à ses envois romains, regrette « son manque de netteté » ; car il est déjà dans le flou : furieux le virtuose quitte Rome en 1886) ; le mélodiste audacieux ; l'architecte qui au piano échafaude des cathédrales de sons ouatés et liquides... ; l'orientaliste aussi (qui se passionne à l'Expo Universelle de 1889 pour les carillons et demi-tons javanais...) ; d'ailleurs, c'est sur son piano creuset et forge préalable, que l'inventeur des sons modernes polit, cisèle, le chant orchestral de son opéra Pelléas... Philippe Cassard rétablit le rôle primordiale du clavier dans la genèse de l'opéra le plus essentiel du XX^e naissant : piano laboratoire, piano poète (après Liszt et Chopin).

Le malheur de Debussy fut sa volonté d'indépendance, farouchement verrouillée, qu'il paya toute sa vie, en souffrant d'un manque récurrent d'argent. Que n'a t il écrit davantage d'opéras... c'était là, la source de revenus garantis. Mais il reste un chef d'oeuvre... encore traversé par un mystère persistant.



Philippe Cassard livre ainsi un texte remarquable de sensibilité et de clarté malicieusement pédagogique ; il faut absolument lire entre autres pépites, son chapitre sur les sources d'inspiration de l'Isle joyeuse (régénérant l'esprit des

Barcarolles de ... Chopin) ; comme son portrait de l'homme Debussy, à torts réputé « difficile », en réalité exigeant, intransigeant, mais que son étonnante culture poétique et littéraire, comme picturale, aura définitivement distingué de ses contemporains. Debussy s'inscrit tout entier dans l'air et la lumière ; son écriture dit cet ivresse éblouissante qui semble gommer tout ancrage, tout format prévisible, tout enveloppe terrestre, connue, traditionnelle. Or on sait combien ce Prix de Rome 1883 a détesté non sans raison, le ridicule académique de l'Institution. Debussy est le dernier des esprits libres dont les pages pianistiques, les mélodies (elles aussi très bien commentées), l'oeuvre symphonique, ... indiquent la totale nouveauté. Une bouffée d'oxygène dans un pays au néoromantisme 'lourdingue' qui s'enlisait inexorablement... On ne saurait mieux dire.



Les pages courtes mais d'autant plus savoureuses, dédiées à Verlaine, Mallarmé (« le Patron »), celles explicitant le jeu pianistique de Debussy (selon le témoignage de Satie), l'analyse des pages symphoniques comme La Mer (pur sommet orchestral)... sont des sources d'intense plaisir. De quoi nous réjouir enfin au sujet de Debussy. Pour le centenaire de sa mort, le livre écrit par Philippe Cassard, édité par Actes Sud, est incontournable. Evidemment CLIC de classiquenews de février 2018. Rafraîchissant et captivant.

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY (Editions Actes Sud) – CLIC de CLASSIQUENEWS

Livre, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec voix et éloquence (Editions Larousse)

Livre, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec  voix et éloquence (Editions Larousse). La voix, l'éloquence... surtout l'intégrité d'une personnalité hors norme, qui pour qui l'a approchée, diffuse une sagesse et une simplicité remarquables. **Jean-Philippe Lafont**, baryton discret mais voix intense, – rendu célèbre entre autres pour sa prestation dans le film culte *Le Festin de Babette* à l'écran avec Stéphane Audran, incarne un modèle d'artiste, d'une rondeur engageante, à la fois fraternelle et bienveillante dont la générosité égale l'engagement sur la scène. Le texte reflète cette âme admirable qui témoigne de sa vocation, son devenir de chanteur, et surtout de son métier, apprentissage

continu dont le perfectionnement s'est réalisé grâce à une série bénéfique pour sa voix et sa maturité, de personnages dramatiques clés : **Golaud** (brutalité, force, fragilité, aveuglement), **Wozzek** (solitude, dénuement, suicide), **Barak** (humanité, compassion, fraternité : le rôle qui lui correspond le mieux), enfin **Falstaff** (auquel il apporte une profondeur irrésistible...) ; tous reflète une partie de la richesse des passions humaines qui n'en finit pas d'occuper la vie des théâtres, côté artistes et public. Pour chacun, il s'agit d'une rencontre forte, intense, exclusive au moment de travailler le rôle et d'en exprimer la « vérité » sur la scène. De tous, c'est comme on a dit celui de Barak, héros de l'opéra fabuleux, fantastique que Richard Strauss écrit et compose au moment de la première guerre mondiale, fresque tragique et fraternelle, la Femme sans ombre, où Jean-Philippe Lafont a incarné et assez tardivement, le personnage du teinturier, – le seul être à posséder une âme, donc à posséder un nom (à la différence de sa femme, de l'Empereur, l'Impératrice, sa nourrice : qui tous occupent / incarnent une fonction dans l'une des réalisations les plus impressionnantes de l'histoire de l'opéra). L'interprète et le chanteur délivrent des clés pour réussir dans le métier car c'est aussi un professeur qui sait placer la voix, et cultiver la technique avec constance, discipline, précision. Le souci du texte, de la clarté et de l'intelligibilité (à l'école de Molière par exemple, et du texte truculent, savoureux, efficace du Bourgeois Gentilhomme...) sont ici exemplaires : il fut un coach vocal pour le président de la République française actuel, à l'époque où ce dernier était encore candidat. Le ton est sincère, le texte d'une apport évident. On suit le jeune chanteur né à Toulouse dans ses découvertes du milieu, de monde des productions lyriques, dans le travail des rôles. Constamment, une importance est préservée à celle qui reste sa professeur et sa conseillère dans le choix des rôles justes : Denise Dupleix. La vision est précieuse ; elle est délivrée sans calcul, avec la sincérité d'un homme de coeur, d'une belle clairvoyance.

Livre événement, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec voix et éloquence (Editions Larousse). 256 pages – 17, 95 € (prix indicatif).

CD, compte rendu critique. JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs d'opéras de Giuseppe de Verdi (1 cd Decca)



CD, compte rendu critique.
JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs
d'opéras de Giuseppe de Verdi (1
cd Decca)... SUPERBE RECITAL
VERDIEN... Il est dans ce premier
récital monographique : Radamès,
Manrico, Alvaro, Carlo, Otello...
le visuel de couverture
l'indique sans ambages : voici
un programme tissé dans l'ombre
brûlante et tragique, une soie
noire plus qu'éclatante. Celui

que l'on trouvait parfois trop lisse, un rien maladroit sur la
scène, s'offre ici un bain de noirceur en bad boy... histoire de
prolonger son incursion dans le fantastique enivré halluciné
de Boito (Mefistofele, Munich, novembre 2015, [lire notre
critique du DVD Mefistofele de Boito avec Joseph Calleja](#)) ?

Incarnar, ciseler Verdi... Joseph Calleja fin verdien

Le ténor maltais le plus célèbre au monde (légitimement) se plaît à décliner mille nuances d'un noir ténébreux, épais, d'une richesse intérieure manifeste. Ténor plus intérieur qu'héroïque, doué d'une belle ardeur tendre, en fin diseur aussi, capable d'un chant intelligent qui sait nuancer (et pas seulement hurler), Joseph Calleja montre derechef dans ce récital Verdi, qu'il est un remarquable acteur, jouant sur un style subtil et très incarné, articulé voire ciselé.

Radamès d'ouverture ouvre grand le souffle amoureux du général égyptien qui certes victorieux n'en finira pas moins emmuré vivant avec celle qui ravit son cœur (Céleste Aida)... D'emblée le timbre du maltais Calleja impose un beau legato, ce vibrato finement contrôlé, surtout ce timbre « vieille école », celui des ténors du début du XXè, laisse envisager un travail spécifique sur le caractère et l'intériorité, la couleur du sentiment, plutôt que la projection claironnante voire artificielle.

Ténor raffiné et noir...un Alvaro saisissant



Très proche du théâtre parlé, celui inspiré par **Schiller** ou Victor Hugo, la plage 4 avec son ample et suave solo de clarinette (au timbre si proche de la respiration et du grain de la voix), affirme une gravitas,

sombre (graves larges), celle d'Alvaro (dans *La Force du Destin*) qui songe à Leonora, la bien aimée désormais inaccessible... et maudite, perdue comme lui : en acteur saisissant toute la profondeur douloureuse, saillante et tragique du héros, Joseph Calleja trouve le ton et le style corrects. **Son Alvaro ne manque ni de finesse ni d'épaisseur émotionnelle.** En exprimant toute l'intériorité du héros verdien, ici du ténor capable de langueur sourde et inquiète, le chanteur maltais réussit à transmettre ce qui manque à beaucoup de ses confrères (plus démonstratifs et aussi puissants), l'épaisseur voire le trouble psychologique : êtres du doute, de la malédiction... ses héros inscrivent directement Verdi dans les premiers belcantistes dont évidemment Donizetti. Ses phrasés naturels et articulés avec finesse, son intelligibilité en italien... regardent plutôt du côté de l'élégance incarnée, plutôt que vers l'intensité extérieure. Ici le personnage souffre (avec la clarinette, d'une somptuosité tragique canalisée). La couleur et le caractère sont justes. La réussite est totale, et l'art du ténor riche en nuances émotionnelles parfaitement maîtrisées. La délicatesse (un rien surannée dans sa couleur naturelle et son élocution très canalisée) éclaire les déchirements du héros verdien : âme brûlée, détruite... sacrifiée, et pourtant n'aspirant qu'à trouver la paix et le salut. Son Alvaro est la plus grande réussite de ce récital VERDI. De fait, dans la même veine intérieur, tiraillée, tragique mais toujours proche du texte, son Carlo est d'une inspiration égale : à la fois articulée et raffinée : là encore la personnification d'un jeune homme, amoureux exalté mais fatal, condamné à une errance malheureuse.

La réussite est totale. Un accomplissement qui redonne un peu d'éclat au label Decca, hier, le premier label des grandes voix lyriques (mais depuis la transfert de Kaufmann chez Sony), les choses ont un peu évolué...

CD, événement, annonce. VERDI / JOSEPH CALLEJA, ténor. Airs d'opéras de Verdi. Avec Angela Gheorghiu... (Don Carlo, Otello). Orquestra de la Comunitat Valenciana. Ramón Tebar, direction. 1 cd Decca.

CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015)



CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015). Né en 1961, l'américain Jake Heggie a montré de réelles capacités dans l'écriture d'un opéra contemporain, accessible, audible. On se souvient de son Dead man walking, où à San Francisco en 2000, brillait la créatrice Susan Graham. Ex attaché de presse de l'Opéra

californien, Heggie a aussi écrit des mélodies pour Frederica von Stade (ici Winnie Flato) qui reconnut aussitôt la qualité d'un style taillé pour le chant et l'opéra; enregistré sur le vif à Dallas en 2015 (en octobre au moment de la création de l'ouvrage), Great Scott ne révolutionne en rien la forme et le genre lyrique mais demeure très attachant. En cela il prouve son efficacité. Librettiste de Dead man walking en 2000, Terrence McNally signe aussi le texte livret de Great Scott et justifie les nombreux emprunts du compositeurs dans l'histoire

lyrique du XIX^e, (Rossini, Verdi, ...) car il s'agit d'un opéra dans l'opéra. Pendant l'acte I, l'action est celle des répétitions d'un opéra méconnu de ... Bazzetti (Rosa Dolorosa, fille de Pompei), avant que l'on assiste à la représentation au II.

Outre l'excellente (d'une indiscutable longévité exemplaire) FV Stade, très amusée, inspirée par l'écriture néoverdienne de Heggie, tout repose surtout sur le talent polymorphe, drôle, pétillant même mais aussi parfois profond de Arden Scott soit la rayonnante... Joyce Di Donato, sirène du Kansas, qui démontre l'ambitus flexible de sa voix à vocalises, sachant sublimer une partition qui manque parfois d'inspiration et de réelle personnalité (l'air Vesuvio , « mon unique ami », acte I reste dans les esprits comme un tube à suivre...). Comme Rufus Wainwright (et son dernier opéra Prima Donna, salué aussi par classiquenews), Great Scott n'ouvre pas de portes inconnues ni ne surprend réellement. L'opéra de 2015 a l'avantage pas si faible, de plaire et de séduire. Pour autant l'opéra au XXI^e ne doit il être que pur divertissement ?... A chacun d'en juger. Que l'on prenne par exemple une oeuvre apparemment légère comme My Fair lady (Loewe), récemment produite par l'Opéra de Tours (pour les fêtes de fin d'année 2017), on demeure surpris par le regard critique, mordant sur la « bonne » société anglaise du XIX^e. Ici rien de tel, aucune vision critique ou parodique,... malheureusement. Rien qu'un opéra d'aujourd'hui assez convenu et prévisible qui avec facétie certes et efficacité, singe et parodie les poncifs de la langue lyrique, romantique et postromantique...

CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, live, création à Dallas, 2015) – Avec Joyce DiDonato, Ailyn Pérez, Frederica Von Stade, Nathan Gunn, Anthony Ross Costanzo / The Dallas Opera Orchestra and Choru / Patrick Summers, direction.

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon)

CD, compte rendu critique.
FRANCO FAGIOLI, contre ténor :
Handel Arias (1 cd Deutsche
Grammophon).

Parmi les contre ténors actuels, ceux qui savent caractériser un personnage, au lieu de déployer toujours la même technique, l'argentin Franco Fagioli réalise une belle prouesse, sur le sillon de son aîné Max Emanuel Cencic, qui lui accuse les signes inquiétants de son âge vocal : medium certes élargi mais aigus inexistants, et couleurs générales de plus en plus ternes. A contrario de Jaroussky qui chante tout de la même façon, l'alternative Fagioli s'affirme avec cran et panache même, capable mieux que ses confrères, d'incarner sur la scène un caractère : si la voix était petite sur les planches de Garnier, [son Eliogabalo de Cavalli à Paris \(Palais Garnier, septembre 2016\)](#) avait une présence monstrueuse voire démoniaque irrésistible (avec ses bains d'or liquide!), douée d'une plasticité vocale très palpitante.

Ici, le chanteur fait montre de ses possibilités chez Haendel où la virtuosité ne doit pas être un but mais le moyen de caractériser et nuancer chaque personnage, saisi dans une situation particulière.



Maîtrise haendélienne



En verve, pulpeux, gras, le grain de sa voix, qui évoque le mezzo de Cecilia Bartoli sait fusionner agilité et colorature, mais aussi épaisseur psychologique, comme en témoignent les deux airs

d'Ariodante (un talent d'acteur qui reste étranger à Jaroussky par exemple... lequel montre ses limites dans les opéras mis en scène). Même ses aigus sont perçants, habités par la réelle envie d'en découdre car ce garçon a du chien et du mordant y compris dans la tessiture haute de son instrument (Venti, turbini de Rinaldo).

Gravé en mars 2017, l'album alterne airs extatiques et guerriers, conquérants ou amoureux (le fameux aveu / confession de Serse : Ombra mai fu d'une grande délicatesse de ton), d'une vélocité enviable (Oreste), avec un sens du risque et de l'expressivité souvent convaincant.

Plus introspectif et d'une gravité soudaine presque hallucinée, son Cara sposa de Rinaldo éclaire la lyre hallucinée, vaincue d'une âme amoureuse, perdue, en panique, terriblement dépressive. Bel accomplissement et confirmation d'une réelle sensibilité dramatique. A suivre

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Il Pomo d'Oro / Zefira Valova, direction. Mars 2017.

CD, annonce. SONY : Adam Laloum enregistre les 2 Concertos pour piano de Brahms (février 2018)



CD événement, annonce. BRAHMS : 2 Concertos pour piano. ADAM LALOUM, piano (2 cd SONY classical). Adam Laloum, toucher de velours mais sonorité introspective d'une rare intensité ciselée (comme Angelich aujourd'hui) fait partie des pianistes français les plus intéressants de l'heure. IL est capable comme peu d'allier sensibilité,

fragilité,... et puissance. Un sens idéal de la nuance et des intonations secrètes, troublantes, d'une richesse émotionnelle souvent captivante. Le pianiste toulousain né en 1987 (31 ans en 2018) enregistre les deux Concertos romantiques allemands

les plus intenses et ... fragiles de la littérature musicale : ceux de Brahms. Chez SONY les 2 Concertos sortent le 23 février 2018. Très attendus, les enregistrements ont été réalisés avec la complicité de l'Orchestre symphonique de la Radio de Berlin (Kazuki Yamada, direction – ex assistant de Ozawa, et premier chef invité de l'Orch de la Suisse Romande). Lauréat du Concours Clara Haskil 2009, sacré « Soliste instrumental » au Victoires de la musique classique 2017, Adam Laloum vit une ascension irrépessible liée essentiellement à la richesse de sa personnalité pilotant une technicité subtile et éloquente.

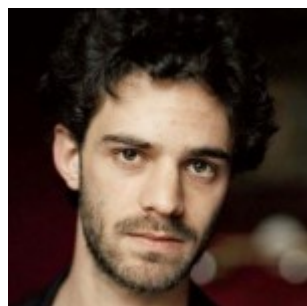
DU COLOSSAL ET DE L'INITIME... Brahms imagine larges et colossales les dimensions de ses deux Concertos (22 mn

pour le 1er mouvement du 1er Concerto, créé en 1859): géants et dragons symphoniques, tissu tragique et manifestation de déchirures intimes, soit

deux massifs, comme civilisés par un piano soliste d'une rare sérénité, à la fois majestueuse et souriante, d'une tendresse fraternelle (qui se souvient évidemment de son maître et idole, Robert Schumann dont les tentatives de suicide et la mort en 1856 l'auront à jamais marqué), encore ciselé à l'épreuve de la passion secrète, intime, viscérale pour l'épouse de Robert, Clara, seule étoile terrestre capable de l'émouvoir. Que dire face aux larmes du second mouvement (Adagio de 13 mn), véritable Requiem célébrant le génie foudroyé de Schumann... Tout cela est dit énoncé dans l'écriture de Brahms qui fut aussi un clair disciple de Beethoven par l'architecture grandiose et structurée qu'il sait échafauder tout au long de ses 2 monuments de la musique pianistique et concertante... Plus de 20 ans séparent les deux Concertos puisque le 2è est écrit en 1878 et créé en ... 1881 : moins intime, et immédiatement chaleureux, le 2è Concerto en ré mineur étire un même sens de la langueur noble et majestueuse, avec trait saillant spécifique à Brahms, comme juvénilisé, le « graciozo », léger d'une insouciance soudainement facétieuse, en conclusion à ce



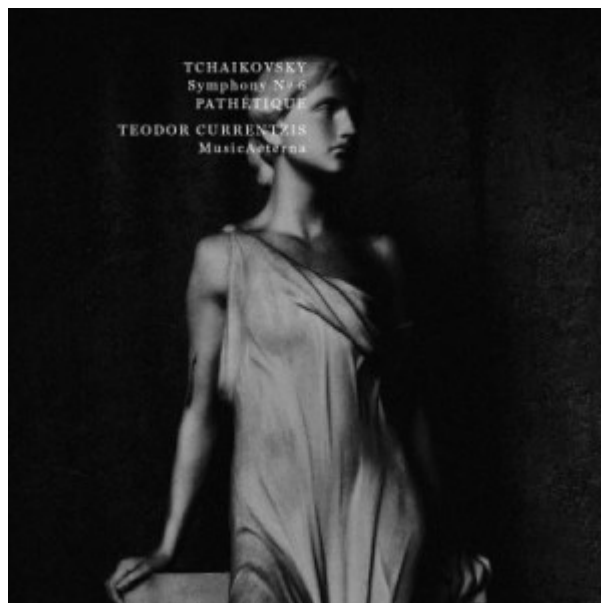
dernier cycle spectaculairement orchestral en 4 mouvements, vraie tétralogie brahmsienne.



Pour nous, il n'est qu'un seul pianiste actuel, capable de relever le défi des deux Concertos pour piano de Brahms : le brésilien **Nelson Freire** (Avec Chailly et l'orch Gewandhaus de Leipzig). Qu'en sera-t-il pour Adam Laloum, interprète familier des paysages germaniques traversés par la brume romantique, celle en particulier de Schubert et de Brahms ? **Réponse dans notre grande critique complète, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, le jour de la parution du cd Brahms par Adam Laloum, le 23 février 2018.**

**Cd, compte rendu critique.
TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 «
Pathétique », MusicAeterna /
Teodor Currentzis (1 cd SONY
classical, 2015)**

Cd, compte rendu critique.
TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6
« Pathétique », MusicAeterna /
Teodor Currentzis (1 cd SONY
classical, 2015). La 6^e
symphonie est le sommet
spirituel et introspectif de la
littérature tchaïkovskienne : un
everest de la poésie intime et
interrogative parfois inquiète
voire angoissée. Annonçant ce
même sentiment de terreur
intérieur sublimé d'un Chostakovtich à venir. Les Tchaïkovski
de Currentzis sont passionnants : ils sont l'autre face d'un
voyage artistique habité lui aussi de l'intérieur et qui dans
son amplitude élastique, – propre à cette nouvelle génération
d'artiste qui traverse tous les répertoires, mais de façon
spécialisée – entendez avec l'instrumentarium ad hoc,
fourmille d'idées neuves, expressives, remettant les
fondamentaux dans un équilibre critique. SONY suit les étapes
de ce cheminement expérimental qui exige tout des interprètes
réunis sous la coupe du bouillonnant et éclectique maestro.
Avec ses instrumentistes de l'ensemble sur instruments
d'époque MusicAeterna, Teodor Currentzis a ainsi interrogé
Rameau (The Sound of Light), Purcell (avec Peter Sellars :
formidable Indian Queen), mais aussi Stravinsky (Le Sacre du
Printemps), Mozart (déjà une très intéressante « trilogie » Da
Ponte, malgré les faiblesses impardonnables de certains
chanteurs dont Kermes en ... Comtesse !) ;



TCHAIKOVSKY : au cœur de
l'énigme, avec Currentzis



et au registre Tchaïkovsky, le chef a enregistré précédemment le Concerto pour violon couplé aux Noces de Stravinsky. Enregistré il y a 3 ans, en février 2015 à Berlin, **cette 6^e Symphonie captive de bout en bout par l'engagement des**

musiciens, véritablement électrisés par le chef, et aussi ce souci de l'éloquence éruptive et contrastée parfois incandescente de la matière et du relief orchestral. Le timbre des instruments d'époque magnifie ce sens du détail et des équilibres intimes, dans la nuance piano, murmurée, mais très active. Currentzis explore et témoigne de son propre cheminement intérieur et intime en particulier dans le dernier mouvement, et au cours de l'exposition ultime, énigmatique, de la Sarabande finale, danse sacrée, noire, vertigineuse, véritable exposé et mise à nu, d'une vérité secrète, sourde, qui terrasse finalement tout le cycle... S'identifiant à son sujet, à ce flux conçu par Tchaïkovski au bord du précipice et conscient de la vanité de toute chose, **Teodor Currentzis** exalte les nuances de l'ombre : il faut absolument lire ce qu'il écrit dans la notice accompagnant le cd (texte en 4 parties écrit à la manière d'une correspondance explicative sur les enjeux poétiques et philosophiques de réaliser la musique comme musicien...) : un parcours ou journal intime à travers l'interprétation des 4 mouvements de la Symphonie, conçu comme un passage. A travers le sforzando des cordes, le chef ne capte pas le chant expressif des instruments mais fait surgir l'angoisse ciselée d'une prière absolue.

Dans cette lecture qui est une récréation vivante, palpitante de la Pathétique, le second mouvement devient valse de mort, célébration de vie pourtant ; le 3è mouvement, gigantesque « anacrouse avec des bonds de plusieurs kilomètres » où



l'auditeur / interprète ressent, éprouve la fragilité et la grandeur de la vie terrestre : *Scherzo* en guise de prise de conscience dont Currentzis fait une vibrante et terrifiante expérience de clairvoyance... Enfin l'*Adagio lamentoso* achève le cycle dans la pénombre riche de cette expérience où le renoncement et la pleine conscience se sont enfin mariées. La capacité d'exprimer ce qu'il y a derrière chaque note, de la solitude du célèbre Piotr Ilitch, de son humanité foudroyée (comme Mahler), de sa profonde mélancolie dépressive et toxique dont il fait un miracle en forme d'adieu (grâce à la musique)... Currentzis l'exprime ici, car cette symphonie de la fin paraît bien être le sanctuaire de sa vie d'artiste : un lieu de ressourcement et de vérité absolus. Voilà qui confirme que s'agissant du maestro Teodor Currentzis, comme un Harnoncourt il y a 40 ans, la musique n'est pas divertissement ni provocation, mais recherche de vérité fraternelle. On se souvient (chez Sony aussi) des formidables « visions » perceptions esthétiques et philosophiques du dernier Harnoncourt, dont cette trilogie des 3 dernières Symphonies de Mozart, dont le chef légendaire a fait un oratorio instrumental : bouleversante analyse, clairvoyance poétique... Currentzis sillonne les mêmes cheminements audacieux, critique, justes... Quels seront ses prochains chantiers musicaux ? A suivre.



Cd, compte rendu critique. TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 « Pathétique », MusicAeterna / Teodor Currentzis – Berlin, février 2015 (1 cd SONY classical). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018

CD, compte rendu critique. The VERDI ALBUM : SONYA YONCHEVA, soprano (1 cd SONY classical)



CD, compte rendu critique. The VERDI ALBUM : SONYA YONCHEVA, soprano (1 cd SONY classical) – Sur les traces d'une Callas au tempérament aigu tranchant, sur ceux plus récents de l'incomparable [Anna Netrebko](#), [verdienne imprévue et d'autant plus surprenante / exaltante](#), (cf son récital VERDI, antérieur à celui de ce récent Yoncheva – Anna Netrebko : VERDI – 2013) ... voici en premier air, la soie veloutée, si voluptueuse, de Sonya Yoncheva qui déploie une langueur caressante pour Leonora du Trouvère, accusant le caractère d'amoureuse prête à mourir, sorte d'extase mortifère, avec des aigus parfois tirés et une stabilité de la voix pas toujours totalement assurée. La couleur, l'intonation sont irréprochables ; la diction, l'accentuation, le legato, la précision et parfois la justesse, beaucoup moins. Mais cette faillibilité du timbre, manifeste, évidente... cette fragilité essentielle et viscérale font aussi toute la valeur de cette voix unique aujourd'hui,

qui fait partie du diptyque des divas incontournables de l'heure, avec Anna Netrebko justement (et dans le même répertoire).

Si l'on compare les deux récitals avouons que l'on préfère nettement **la Leonora 1 du Trouvère de Netrebko** (plus caractérisée, plus menacée, et comme terrassée) ; les deux divas rejoignent dans l'intensité et la vérité blessée, tragique, noble, dans Elisabetta de Don Carlo ; mais jamais Yoncheva n'ira jusqu'aux défis que s'est lancée Netrebko (Lady Macbeth); et l'on imagine sans aucune réserve quel serait le relief habité, halluciné de Netrebko pour Luisa (Miller).



Plus intéressante en effet, la Luisa de Yoncheva (Luisa Miller : « Tu puniscimi, o Signore »), offre une même incarnation radicale d'amoureuse sacrificielle... qui de fait va mourir en un ultime sacrifice : le noir tragique, comme empoisonné propre à la lyre verdienne inspirée par Schiller, lui va à ravir. Soie là encore, somptueuse et veloutée, mais verbe ciselé, plus articulé, plus net (avec des aigus qui exigent moins que Leonora).

Les deux airs qui suivent sont d'opéras moins connus mais d'autant plus intenses qu'ils s'inscrivent dans la période du premier **Verdi : Attila (Odabella)** puis **Lina de Stiffelio**. Deux portraits féminins où avant Rigoletto et Boccanegra, Verdi déjà approfondit la relation fille / père. Odabella affiche malgré son destin tragique de femme sacrifiée et trahie, une dernière détermination qui exige un legato d'une ampleur inédite. Entre tendresse (prière avec hautbois et flûte obligés) et angélisme virtuose, Odabella impose la rayonnante candeur, enivrée, échevelée d'une âme embrasée, consumée par l'amour (pour son cher Foresto). Le timbre blessé, d'une

intensité lacrymale spécifique, propre à Yoncheva (Lina) rend crédible cette incarnation dont la plénitude lumineuse revivifie l'idéal rossinien et la suspension extatique bellinienne (doublés, sublimés en écho par le timbre de la clarinette fraternelle, compassionnelle).

L'Ave Maria de Desdemone est ce temps suspendu, prière miraculeuse, au cœur de la tempête qui va précipiter le destin des deux amants – à Gênes. La prosodie de Yoncheva n'a certes pas l'élégance de Kiri Te Kanawa, ni sa précision angélique, mais quel grain charnel mieux équilibré que dans le premier air (Leonora 1, d'Il Trovatore) : de somptueux aigus expriment tout l'éclat d'une épouse fervente et fidèle qui malgré les pressentiments de sa mort, garde l'espérance et une droiture loyale admirable : d'une sobriété directe et franche, le chant emporte toute réserve ; la justesse de l'intention, criante de vérité, d'une noble sincérité (car elle s'adresse à Marie) composent la meilleure interprétation du récital.

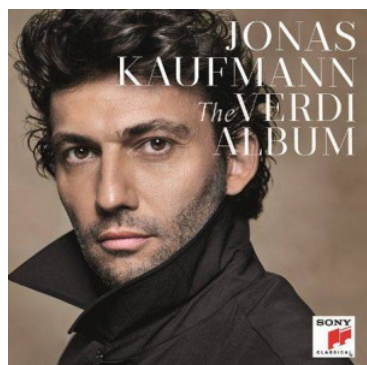
**La soie veloutée rayonnante
de Yoncheva pour un VERDI
tragique & amoureux**



Les airs qui suivent sont ceux d'âmes moins jeunes et terriblement éprouvées par le destin, Leonora 2 de La Forza del destino (La Force du destin) n'aspire qu'à une peine intérieure bien précaire, déjà rattrapée par ses démons antérieurs ; idem pour Elisabeth / Elisabetta qui a la conscience de toute la vanité du monde terrestre au pied du tombeau de Charles Quint... ampleur du souffle, justesse de la couleur tragique, Sonya Yoncheva confirme l'impression suscitée à l'Opéra Bastille dans la version française de l'opéra verdien qu'elle chantait en dernier ([cf notre critique du DON CARLOS en français de Verdi avec Kaufmann et Yoncheva / octobre 2017](#)) : celle d'une interprète taillée pour l'intensité tragique, aux accents douloureux... irrésistibles.

Son Amelia (Simon Boccanegra) exalte la pure énergie d'une âme innocente par contre, non encore éprouvée, apparition

rayonnante en sa lumineuse exception féminine, dans un ouvrage dominé par les hommes (Boccanegra / Paolo / Fiesco / Gabriele) : la formidable mécanique rythmique confiée à l'harmonie (bois et flûtes) qui sert de matelas à l'envol de la voix d'une tendresse éblouissante, assure aussi la réussite de la séquence (mais là comme partout dans ce disque, avouons notre manque d'enthousiasme assumé face à la baguette routinière de **Massimo Zanetti**, aux couleurs ternes de l'Orchestre Münchner Rundfunk). Tout à fait à son aise, dans un ambitus vocal qui correspond à sa voix et à son caractère, Yoncheva irradie de tous ses feux soyeux et cristallins. En revanche, finir le récital par Abigaille de Nabucco, plutôt pour mezzo que soprano, accuse les limites de la tessiture.



On se souvient que le ténor Jonas Kaufmann passé de Decca Universal à Sony classical, avait lui aussi marqué le marché discographique avec un [ALBUM VERDI phénoménal](#) (2013) qui entre autres, révélait avant de l'incarner sur la scène, son Otello, puissant, habité, tiraillé : à la fois halluciné et tragique. La recette est bonne. Donc même scénario pour la diva bulgare et « son » VERDI album...

Après les divas au timbre charnel devenues légendaires, dont évidemment Renée Fleming, qui demeure plus straussienne que verdienne véritablement, – double crème disaient les plus convaincus en raison de son medium charnu, d'une onctuosité suprême, « La Yoncheva » emprunte aujourd'hui le tremplin de sa contemporaine Anna Netrebko, – qui elle aussi a signé un album Verdi (mais chez Deutsche Grammophon, préfigurant ses prises de rôles sur scène pour Leonora, Lady Macbeth...). Les héroïnes verdiennes défendues par la soprano bulgare ne manquent ni d'intensité ni de couleurs tragiques et sensuelles. C'est donc un récital convaincant dans son ensemble, malgré les limites concernant sa Leonora 1 et son

Abigaille finale.

2018 : année Luisa et Imogène. Dans quelques semaines, Sonya Yoncheva incarnera sur scène Luisa (prise de rôle scénique au Metropolitan Opera de New York, à partir du 29 mars 2018), un rôle de jeune femme libre, radicale, amoureuse qu'elle préfigure dans ce récital avec une intensité prometteuse. Les parisiens attendront l'une des étapes de sa tournée Verdi, Concert de Gala, le 1er juin au TCE... L'autre grand RV incontournable pour les amateurs, reste sa prise de rôle suivante, fleuron du répertoire belcantiste le plus exigeant : Imogène dans Il Pirata / Le Pirate de Bellini, à partir du 29 juin à la Scala de Milan. Un nouveau défi et un personnage captivant, – qui fut magnifiquement interprété par la soprano [Anna Kasyan, lors du Concours Bellini 2013, rôle qui lui permet de remporter le Grand Prix Bellini : à voir en vidéo, lors de la captation de cet air par le studio CLASSIQUENEWS](#). A suivre.

CD, compte rendu critique. The VERDI ALBUM : SONYA YONCHEVA, soprano / Il Trovatore, Luisa Miller, Attila, Stiffelio, La Forza del destino, Otello, Simon Boccanegra, Don Carlo, Nabucco – Münchner RundfunkOrchester / Massimo Zanetti – enregistrement réalisé à Munich en avril 2017 (1 cd SONY classical)

